

LUCRÈCE, *De Natura rerum*, I, 311-328: «Preuve de l'existence des atomes»

Commentaire

Ce texte provient du *De Natura rerum* (De la Nature) de LUCRÈCE, poète latin du I^{er} siècle avant J.C., dont la vie s'étendit probablement de -98 à -55. Ce long poème didactique, écrit en hexamètres dactyliques, est dédié à Memmius que Lucrèce souhaite initier à la philosophie épicurienne et à qui il offre ce témoignage d'amitié. L'ouvrage est divisé en six livres, qui ont pour sujet les atomes, l'âme et le monde. Le livre I décrit essentiellement les atomes et le vide. Le passage que nous étudions ici (vers 311-328) continue l'exposé de la physique épicurienne par une série de preuves de l'existence des atomes.

Étant donné le caractère progressif de cette démonstration, où les exemples s'additionnent pour se renforcer mutuellement, nous ferons une explication linéaire.

Lucrèce a déjà énoncé deux principes fondamentaux de la doctrine atomiste d'Épicure : Rien ne naît de rien et Rien ne retourne au néant. Dans le passage qui précède cet extrait, il vient de soulever une objection des adversaires d'Épicure : si c'est par les sens que nous connaissons le monde, est-il possible d'ajouter foi à la théorie des « corps invisibles » ? Il y répond, au terme d'un raisonnement analogique (comparaison avec l'action du vent qu'on ne voit pas et qui pourtant existe), en disant que les éléments peuvent exister tout en étant invisibles. S'adressant à Memmius, il déclare : *accipe praeterea quae corpora tute necessest/ confiteare esse in rebus, nec posse videri* (entends maintenant citer dans la nature des corps dont tu dois toi-même confesser à la fois l'existence et l'invisibilité, v. 269-270). Et sa démonstration, selon laquelle l'œil humain ne peut voir d'aucune manière les particules qui se divisent et se transforment avec le temps, mais doit pourtant l'admettre, repose à nouveau sur l'expérience sensible et concrète, rendue plus attractive par le « miel de la poésie » lucrétienne.

La composition de ce passage est très ordonnée :

- les huit premiers vers (311-318) sont des exemples illustrant le thème de l'usure du temps [1^{ère} partie]
- les neuf vers suivants (319-327) réaffirment la thèse que la nature ne laisse pas facilement percevoir ce processus incessant et inéluctable [2^{de} partie]
- un vers (328) donne la conclusion

Lucrèce accumule les exemples pour soutenir sa thèse et convaincre son destinataire. C'est pourquoi, confirmant la logique de la démarche, et par souci de clarté, il utilise de

nombreux connecteurs logiques qui marquent les étapes de son argumentation.

L'extrait commence par *Quin etiam* (v.311), formule de renchérissement, donc désir d'ajouter des arguments-exemples qui sont nombreux dans la première partie (cinq au total) et reliés entre eux par juxtaposition ou par la particule *-que* (v.315). Ensuite on trouve l'adverbe *tum* (v.316) qui indique une notion temporelle, bien fondée dans cet extrait où l'on parle de l'érosion des choses due au temps. Les autres connecteurs sont soit logiques (*igitur*, v.319; *sed*, v.320) soit chronologiques (*postremo*, v.322; *nec porro*, v.325; *quoque*, v.320 et 327). Leur répartition suit le fil du raisonnement qu'ils jalonnent progressivement, lui donnant l'aspect d'une réflexion déductive. On part d'une série de faits incontestables pour en arriver à l'énoncé d'une vérité générale ou qui doit être admise comme telle ; par exemple le vers 319, qui paraît si évident : *Haec igitur minui, cum sint detrita, videmus*, ou le vers 328, en forme de maxime, qui sert de conclusion. Ce raisonnement déductif, méthodique, cohérent (et dont la cohérence est renforcée par ces transitions qui récapitulent les points démontrés), c'est la façon traditionnelle des Anciens de faire la preuve de leurs thèses.

D'autre part, la conviction de l'auteur qui nous emporte dans son raisonnement se perçoit aussi dans l'emploi des temps de ce texte. En effet, dans la première partie, les verbes conjugués sont tous au présent de l'Indicatif : *tenuatur, cavat, decrescit, conspicimus, ostendunt*, et toutes les valeurs du présent s'y retrouvent : vérité générale, durable, universelle, répétée ou habituelle. Ce n'est pas étonnant, vu la teneur des exemples illustrant le thème de l'usure du temps.

Lucrece prouve l'existence des atomes en suscitant l'imagination visuelle du lecteur. Effectivement, il commence par décrire des faits physiques qui ont tous en commun de concerner des minerais ou des métaux qui s'érodent et s'usent, et ce phénomène est, dans sa globalité, perceptible à la vue. Le champ lexical de la vision (ou de son absence), très vaste, le confirme avec les termes *occulte*, v.314; *conspicimus*, v.316; *ostendunt*, v.317; *videmus*, v.319; *speciem videndi*, v.321; *oculorum acies, tueri*, v.324; *cernere*, v.327; *caecis*, v.328.

La présentation des exemples, classiques déjà en Grèce et devenus proverbiaux à Rome, reflète une grande variété :

- 1- *anulus in digito subter tenuatur habendo* l'anneau qu'on porte au doigt s'amincit par-dessous
- 2- *stilicidi casus lapidem cavat* la chute de la goutte d'eau creuse le rocher
- 3- *uncus aratri/ ferreus occulte decrescit vomer in arvis* bien qu'il soit de fer, le soc recourbé de la charrue rapetisse invisiblement dans les sillons
- 4- *strataque jam vulgi pedibus detrita viarum/ saxea conspicimus* sous les pieds de la foule nous voyons que se sont usées les dalles de pierre des routes
- 5- *tum portas propter aena/ signa manus dextras ostendunt adtenuari/ saepe salutantum tactu praeterque meantum* enfin, aux portes des villes les statues de bronze montrent souvent leurs mains droites usées par le baiser des passants qui les saluent.

Si tous sont faciles à comprendre, leur expression n'en reflète pas moins une certaine recherche poétique. Dans l'exemple 1, on remarque la construction grammaticale d'un adjectif verbal; dans le 3 et le 4, c'est la scansion (en majorité des spondées, au rythme lourd épousant la

progression lente de la charrue ou le piétinement des passants) et les allitérations en liquides (R), en sifflantes (S) ou en gutturales (C prononcé K) qui forment une harmonie imitative. Tous évoquent un domaine concret qui permet d'accéder à une représentation abstraite.

Il faut cependant noter l'importance relative du cinquième exemple qui concerne les dieux (trois vers). Outre sa longueur, cet exemple est remarquable par les figures de style qu'il contient : l'hysteron proteron formé par l'interversion des verbes *salutantum* et *praeterque meantum* [celui-ci, d'ordinaire *praetermeantum*, contenant en outre une tmèse, figure courante en grec] ainsi que la scansion majoritairement spondaïque, ce qui lui donne littéralement plus de poids ! Par ailleurs, cette évocation « dévastatrice » de la piété populaire par Lucrèce a un intérêt particulier si l'on songe à l'objectif du poète-philosophe dans cette œuvre qui est de réfuter la croyance des Romains à l'intervention de dieux dans notre monde. Pourquoi mentionne-t-il leurs statues effritées si ce n'est pour montrer que TOUT dans la nature subit les mêmes lois ?

La seconde partie de ce texte est introduite par une transition récapitulative avant d'annoncer la suite du développement : ces objets diminuent donc, nous le voyons bien, puisqu'ils sont usés par le frottement; mais des particules qui s'en échappent à tout moment, la nature jalouse nous a dérobé le spectacle (vers 319 à 321). La thèse réaffirmée par Lucrèce est que l'œil humain ne peut distinguer ni les particules ni leur mouvance perpétuelle. L'emploi du Subjonctif présent *independent*, *amittant* et surtout *cernere possis* est significatif puisqu'il a une valeur conditionnelle de potentiel (= *on ne pourrait distinguer*).

Pour ce qui est des deux exemples cités dans cette partie (on ne pourrait distinguer ce que perdent à chaque instant les corps que l'âge dessèche et flétrit, ou les roches qui baignent dans la mer, et que ronge le flot salé), ils se rattachent logiquement à l'ensemble du texte puisque le vers 325 *nec porro quaecumque aevo macieque senescunt* corrobore la fragilité du corps humain, qui vieillit et se délabre, incapable à quelque âge que ce soit de percevoir le processus des atomes. Quant à l'autre exemple, c'est encore un phénomène physique d'érosion qu'il décrit : *nec mare quae independent vesco sale saxa peresa/ quid quoque amittant in tempore cernere possis* (v.326-327). Notons que les images suggèrent autant le monde grec cher à Lucrèce (la mer et ses rochers, les statues de bronze) que le monde romain (l'agriculture, les routes pavées) et construisent un univers familier et poétique à la fois.

Ainsi donc la démonstration peut-elle déboucher sur une maxime simple (v.328) d'où n'est cependant pas exclue la part de mystère : *Corporibus caecis igitur natura gerit res* C'est donc au moyen de corps invisibles que la nature fait sa besogne. Donc les atomes existent, C.Q.F.D.

En conclusion de ce texte, nous rappellerons la force de conviction de l'auteur, à travers de nombreux procédés stylistiques (temps et modes verbaux, maximes, connecteurs logiques, images pédagogiques, imitation du modèle grec etc.). Le monde, selon Lucrèce, connaît les lois de la Nature, et il n'est ni absurde ni soumis aux décisions arbitraires des dieux. C'est un monde rassurant, et pourtant sujet à la violence et à la destruction ; comme celui d'Empédocle, ce monde est partagé entre Éros et Thanatos, entre l'Amour et la Haine. Et on ne cesse de ressentir, en le lisant, l'émerveillement du poète devant l'Univers.